

Quoique nos lecteurs aient souvent entendu parler de Lyon, le point de vue sous lequel elle est présentée ici, ne pouvant manquer de les intéresser d'une manière toute particulière, nous avons cru devoir leur présenter ce prologue, avant de mettre sous leurs yeux le tableau des bonnes œuvres, auxquelles nous faisons allusion aujourd'hui dans notre bulletin.

LA VILLE DES AUMONES,

Lyon, la vieille cité de Plancais, bâtie sur les bords fortunés du Rhône et de la Saône, ne présente pas seulement aux yeux du voyageur qui vient la visiter, un aspect imposant, une perspective admirable, des édifices nombreux et dignes d'attention, un commerce immense qui s'étend dans toutes les parties de l'univers, une industrie active, incessante, qui emploie à la confection de ses riches et légers tissus, des milliers de bras accoutumés au travail; ce n'est-là que l'aspect physique, matériel, de cette antique cité, dont l'origine va se lier avec les victoires et les triomphes de ce vieux peuple romain qui envahissait le monde.

La véritable splendeur, la solide gloire de Lyon, c'est son aspect moral et religieux, c'est son invincible attachement au catholicisme, qui l'a fait nommer par un des plus grands Papes qui aient honoré la chaire de saint Pierre, la Rome de France; c'est son antique Foi qu'elle reçut, il y a bientôt dix-huit siècles, du vénérable Pothin, le premier de cette longue suite de Pontifes qui ont illustré son Église par leur éminente sainteté, leur talent, leur zèle apostolique; c'est son ardente charité qui dans tous les temps a distingué l'esprit Lyonnais, et l'a fait justement appeler la ville des aumônes, comme ses combats sanglants soutenus pour la Foi dans les premiers siècles de l'Église, l'ont fait appeler la ville des martyrs. Noble héritage que les générations qui meurent laissent à celles qui leur survivent.

On dirait que la charité, cette bienfaisante et divine vertu est un arbre implanté sur le sol Lyonnais dès l'origine du Christianisme, arrosé par le sang de ses martyrs, et dont les rameaux toujours verts couvrent de leurs frais ombrages tous les genres de misères et d'infortunes. Aussi un orateur sacré, témoin des prodiges enfantés par cet esprit de bienfaisance et de compassion pour les malheureux, appelait-il Lyon: la terre classique de la charité chrétienne.

Avant nos troubles révolutionnaires, la ville de Lyon renfermait une foule de monastères et de couvents habités par de pieux personnages qui répandaient dans le sein des pauvres les trésors que la générosité de leurs concitoyens avait confiés à leur prudence et à leur sage discrétion. C'était à ces sources fécondes que la veuve et l'orphelin allaient avec assurance puiser des secours abondants au moment de la détresse, et des consolations dans leurs misères. Le vent de l'impiété vint détruire ces pieux asiles, et dissipa d'un seul coup une partie du patrimoine des pauvres. Mais la Foi ne périt pas... et à peine la tempête fut-elle apaisée, que cette Foi toujours ardente, toujours active enfantait de nouveaux prodiges de charité, qui chaque jour encore semblent s'accroître et prendre un nouvel essor, malgré les exemples d'égoïsme si fréquents de nos jours.

La charité Lyonnaise n'est pas un sentiment éphémère d'une compassion toute humaine, qui s'appuie un moment au spectacle d'une infirmité réelle ou prétendue, qui donne un secours passager, et puis qui oublie et détourne la tête. C'est quelque chose de mieux, de plus grand, de plus solide, et par conséquent de plus durable. Elle pèse, elle réfléchit; elle cherche dans la fécondité de ses ressources les moyens les plus capables de secourir vraiment et loyalement l'infortuné qu'elle a sous ses yeux, et surtout dans la distribution de ses aumônes, elle ne voit pas seulement le soulagement des corps, de cette vile matière que nous traînons après nous, elle voit encore les âmes, substance immortelle, plus pauvres souvent que les corps, et qui réclament bien d'autres soins. Elle appelle à son aide tous les rangs, toutes les conditions, tous les sexes, tous les âges, elle frappe à toutes les portes, elle intéresse tous les cœurs sensibles, elle fait abnégation de toutes les opinions politiques, de tous les systèmes, de tous les partis, elle dit à tous: Voilà un malheureux, aidez-moi à le secourir; qui que vous soyez, il porte sur son front l'empreinte de la divinité, le cachet de son origine, il est votre frère, il faut lui rendre le fardeau de la vie moins pesant, et lui donner au moins l'espérance d'un meilleur avenir. Alors, dociles à cette voix connue et pour ainsi dire patriotique, les cœurs s'émeuvent, des sociétés se forment pour rendre le poids plus léger, des établissements charitables sont créés, ils

prospèrent; et souvent, au milieu de la grande cité, on ignore le nom de celui qui, le premier, a conçu l'heureuse pensée d'élever un nouveau monument au soulagement du malheureux; et le marbre et l'airain ne transmettent point à la postérité le souvenir des bienfaisants fondateurs. Touchante modestie qui donne plus de prix au bienfait, et qui assure à celui qui en est l'auteur une place plus belle dans la cité de Dieu. Ainsi le plus souvent le bienfait est public et le bienfaiteur est caché.

Lyon offre des secours généreux à toutes les misères et à tous les âges de la vie. En naissant dans la pauvreté, le petit enfant trouve des mères adoptives qui soignent son jeune âge, qui couvrent ses membres délicats, qui lui assurent le lait maternel avec une tendresse sans égale. Si c'est le fruit de la honte et du crime, innocent de la faute de sa mère, il trouve des parents adoptifs dans les sages administrateurs de nos hôpitaux. À mesure qu'il grandit, si d'incurables infirmités l'empêchent de subvenir, par le travail de ses bras, à sa triste existence, un asile lui sera ouvert, d'autres travailleront pour lui, il emploiera au moins les douces facultés de son cœur à bénir les mains qui le nourrissent. Est-il orphelin? il ne le sera qu'un moment, il trouvera une nombreuse famille d'être aussi malheureux que lui, qu'il appellera ses frères, il ne sera pas étranger pour cela à la société, on le disposera par le travail et par un esprit religieux à rendre un jour des services à la patrie. Est-il vicieux? le monde le repousse, mais la religion lui ouvrira son sein, lui adressera de douces paroles, le courbera doucement et patiemment sous le joug de la vertu. Arrive-t-il à cet âge où il veut prendre place dans la société? des hommes charitables applaniront les obstacles et les difficultés de son alliance. Est-il orphelin? on viendra le soigner, le soulager, le consoler, l'encourager. Manque-t-il de pain? un ange de la terre, sous la forme d'une femme, viendra lui apporter le pain de tous les jours. Ses membres sont-ils glacés par le froid d'une saison rigoureuse? il sera réchauffé par le feu de la charité. Et lorsque courbé par le poids des travaux excessifs et des années, il ne pourra plus subvenir à son existence malheureuse, la charité le recueillera dans son palais élevé par les aumônes de ses concitoyens, et il y attendra doucement, sous l'œil de la Religion, le moment de la mort en s'occupant de son éternité.

La charité est tellement gravée dans le caractère du Lyonnais, qu'elle est l'objet presque continuel de ses conversations, de ses études et de ses plaisirs. On ne peut entrer dans une maison, fréquenter une société, que l'aumône ne soit là comme dans sa famille pour intéresser les amis, les connaissances au soulagement des indigents. Le négociant n'oublie jamais dans l'inventaire annuel de son commerce, la part du pauvre; la jeune épouse compte au nombre de ses dépenses obligées ses œuvres de charité; le propriétaire, dans son budget, comprendra toujours l'article important, nécessaire des aumônes. On dirait que la devise de la plupart des familles Lyonnaises est le mot si vrai, si empreint du caractère religieux: L'Aumône porte bonheur.

Ce qu'il y a encore de remarquable dans la charité Lyonnaise, c'est qu'on trouve les sociétés nombreuses soutenues par les bienfaits annuels des personnes charitables, presque chaque famille a son pauvre de prédilection, et quelquefois une famille entière indigente: c'est le génie bienfaisant de la famille, il passe, pour ainsi dire, en héritage, des pères aux enfants; pieuse succession, qui n'est jamais repoussée, et dont on ne se desaisit qu'avec chagrin. Il y a quelques années qu'une femme des plus charitables de notre ville mourut; au moment où ses tristes enfants accompagnés de leurs nombreux amis, allaient lui rendre les derniers devoirs, un riche négociant qui était venu assister au convoi de cette respectable dame, s'approcha de son fils et lui dit: Monsieur, personne plus que moi ne prend part à la perte douloureuse que vous venez de faire: vous êtes l'héritier naturel de votre vénérable mère, je vous demande une part à sa succession; avant de vous indiquer l'objet de mes désirs les plus ardents, permettez-moi de ne pas me le refuser. Le triste fils, qui connaissait les rapports qui avaient existé entre sa bienfaisante mère et l'honnête négociant, persuadé que celui-ci ne roulerait qu'un léger souvenir qui lui rappelât la mémoire de celle qu'il pleurait, lui promit d'accéder à ses désirs; alors, Monsieur, lui dit le négociant: J'ai votre parole, vous me donnerez la liste des pauvres de votre mère, ils seront les miens et je m'acquitterai envers eux des obligations que j'ai à celle que nous pleurons ensemble. Hélas! Monsieur, lui répondit le fils en pleurs, j'acquitterai ma promesse, mais vous me ravissez la plus belle portion de l'héritage de ma mère, elle est morte sans fortune et je me trouvais fier heureux de continuer ses bienfaits.